



P R Ô N E

P O U R

LE SECOND DIMANCHE

A P R È S

LA PENTECÔTE.

Sur la fréquente Communion.

Misit servum suum horâ cœnæ, dicere invitatis ut venirent... Et cæperunt simul omnes excusare.

Le Père de famille envoya son serviteur à l'heure du souper, dire aux conviés de venir... Et tous commencèrent à s'excuser.

(En S. Luc, c. 14.)

JE suis persuadé, mes chers Paroissiens, qu'en écoutant la lecture de l'Évangile d'où j'ai tiré ces paroles, vous en avez fait vous-même l'application; & que plusieurs d'entre vous n'auront pas manqué de se reconnoître

dans la conduite de ces hommes qui, étant invités à un grand festin, au lieu d'y venir s'excuserent les uns d'une manière, les autres d'une autre. Car c'est ainsi qu'un très-grand nombre de Chrétiens répond aux tendres invitations, & aux vives instances que nous leur faisons de la part de J. C. qui les appelle à sa table, où en se donnant lui-même, il épuise en quelque sorte les richesses de son amour, puisque tout grand, tout puissant qu'il est, il ne sçauroit donner davantage. Amour hélas ! que la plupart ne paient que de froideurs & d'ingratitude !

On la couvre cette ingratitude, & on cherche à s'en justifier par des excuses sur lesquelles on peut bien se faire illusion & se tranquilliser ; mais qui seront un jour discutées au tribunal suprême de celui qui voit tout, qui sçaura les réduire à leur juste prix, & les prendre pour ce qu'elles valent. En attendant que vous paroissiez devant lui pour en rendre compte, je viens les examiner aujourd'hui avec vous ces excuses, & les voici.

Les uns, pour se dispenser de la communion fréquente prétextent les

C v

occupations de leur état, l'embarras des affaires, & les dissipations qu'elles entraînent. Les autres par une fausse humilité, faisant valoir le respect qui est dû à un Sacrement si auguste, disent pour raison, qu'ils ne sont pas dignes d'en approcher. Voyons si de telles excuses, au lieu de les justifier, ne feroient pas au contraire leur condamnation. Mon bon Sauveur, éclairez nos ames; & donnez-nous cette droiture de cœur, sans laquelle l'iniquité est convaincue de se mentir à elle-même.

I.
REFLEXION.

LES raisons qu'on emploie pour défendre une mauvaise cause, se tournent ordinairement contr'elle, & ne servent guères, quand on y regarde de près, qu'à la faire trouver plus mauvaise. Cela paroît sur-tout, mon cher Paroissien, dans les raisonnemens que vous faites pour vous dispenser des exercices de la piété chrétienne, & en particulier de la fréquente communion; lorsque vous vous excusez sur les occupations de votre état, sur l'embarras des affaires, & sur la dissipation qu'elles entraînent. Pour

peu qu'on veuille se donner la peine de réfléchir, on verra que ces occupations & ces affaires, non seulement ne sont point un obstacle à la fréquentation des Sacremens; mais que la fréquentation des Sacremens devient au contraire plus nécessaire & plus indispensable, à mesure qu'on a plus de devoirs à remplir, parce que les Sacremens sont la vraie source des graces, sans lesquelles il est impossible de les remplir comme il faut.

Et d'abord, que prétendez-vous dire avec ces occupations, ces affaires, ces embarras que vous faites tant valoir, que vous allégués comme une raison triomphante & sans réplique? Est-ce que tout cela absorbe tout votre tems, de manière que vous ne pouvez pas trouver un seul jour, ni quelques heures pour vous recueillir & vaquer à la piété? Je pourrois, sans aller plus loin, vous répondre que le salut de votre ame vaut bien la peine d'être mis au nombre de vos affaires. Votre salut en est une qui mérite tout au moins que vous la comptiez parmi les affaires sérieuses, & pour lesquelles il faut du tems. N'est-il pas bien

étrange qu'une affaire de cette nature, la principale ou plutôt la seule pour laquelle vous êtes au monde, soit précisément la seule pour laquelle vous ne trouvez jamais de tems, & à laquelle effectivement vous en donnez le moins ?

Il y en aura pour l'éducation de vos enfans, pour l'établissement de votre famille, pour les fonctions de votre charge, pour vaquer à votre négoce, pour faire valoir vos terres, pour servir vos maîtres : & pour le service de Dieu, pour les affaires de votre conscience, pour le réglemeut de votre vie, pour la confession de vos péchés, pour la fréquentation des Sacremens, vous n'aurez pas le tems d'y penser ; & quand on vous en parlera, vous répondrez froidement que vous avez bien autre chose à faire ?

Vous n'avez pas le tems ? eh ! il faut le prendre. Si vos autres affaires nuisoient à celle de votre salut, il faudroit les différer ou les omettre, parce que les plus pressées doivent naturellement passer les premières. Voilà une grande fête, je voudrois bien faire mes dévotions, mais il faut que j'aïlle

dans un tel endroit , que je fasse telle chose , que je voie telle personne. Il peut arriver que vous ayez raison ; mais pourquoi ne vous arrive-t-il jamais de dire : j'aurois une telle personne à voir , ou un tel voyage à faire , je les renverrai à un autre tems , parce que je veux faire mes dévotions un tel jour ? Ne penserez-vous au service de Dieu qu'à vos heures perdues ? ne travaillerez-vous à votre salut que lorsque vous n'aurez rien à faire ? & les exercices de piété n'entreront-ils donc pour rien dans la distribution de votre tems ? n'êtes-vous pas honteux de regarder comme la dernière , & de réserver pour vos momens perdus une affaire qui tient le premier rang , & qui doit marcher à la tête de toutes les autres ? Voilà d'abord ce que je pourrois vous répondre , & certainement vous n'auriez pas le mot à dire.

Mais je suis bien éloigné de penser que le tems vous manque , & que vous ne puissiez pas vaquer à la piété sans déranger vos occupations. Examinez , & voyez depuis le commencement jusqu'à la fin de l'année , combien de tems perdu , ou mal employé ; com-

bien de fois avez-vous passé au jeu , au cabaret , au libertinage , les Dimanches & les Fêtes , ces jours respectables que vous auriez sanctifiés par la prière , par votre assiduité aux Offices , par la pratique des bonnes œuvres , & la fréquentation des Sacrements ? Il y a plus : combien de fois avez-vous négligé vos affaires pour vos plaisirs ? combien de voyages , de courses , de visites , de conversations inutiles & souvent criminelles ? Je voudrois qu'on fût de bonne foi , que chacun se rendît justice , & qu'on répondît franchement : ce n'est pas le tems , c'est la dévotion que je n'ai pas ; c'est la bonne volonté qui me manque.

Est-ce que l'on n'a pas vu des Rois , des Ministres , des Généraux d'armée , des Magistrats , des Commerçans , des Ouvriers , des Mercénaires , communier tous les mois , toutes les semaines , tous les jours , au milieu de ces mêmes occupations , de ces mêmes embarras qui , selon vous , sont un obstacle à la communion fréquente ? Ce qu'on a vu , nous le voyons encore aujourd'hui : graces vous en soient rendues , ô mon Dieu ; on trouve dans

toutes les conditions, depuis les Rois jusqu'au plus bas peuple, des exemples qui suffisent pour fermer la bouche à quiconque, vivant dans la même condition, n'a pas les mêmes vertus, ni la même piété.

Et dites-moi, je vous en prie, les affaires publiques ont-elles été plus mal gouvernées, les peuples ont-ils été moins heureux sous les Rois & les Ministres dont nous parlons? Un Général d'armée, qui communie tous les huit jours, est-il moins appliqué, moins propre à commander les troupes, à contenir les soldats; à faire observer la discipline, à maintenir le bon ordre? la Communion fréquente empêche-t-elle un Magistrat de rendre à chacun la justice qui lui est dûe? croyez-vous qu'un père ou une mère de famille qui communie tous les Dimanches, en élève plus mal ses enfans? qu'un maître soit plus mal servi par un domestique qui communie tous les mois? qu'un marchand ou un ouvrier ait moins de pratiques, & fasse plus mal ses affaires parce qu'il communie souvent? eh! par quel renversement affreux, ce qui est utile à tout, nuiroit-il à

tout ? comment se persuader que l'usage des Sacremens, sans lequel il est moralement impossible de faire chrétiennement tout ce que l'on fait, soit une chose incompatible avec tout ce que les Chrétiens ont à faire ?

Mais les Chrétiens des premiers siècles n'avoient-ils aucun devoir à remplir ? ne trouvoit-on chez eux ni bien à faire valoir, ni enfans à élever, ni famille à établir, ni Magistrats, ni Officiers de guerre, ni Marchands, ni négoce, ni ouvriers, ni domestiques ? Cependant ils communioient tous les jours, & bien loin que cette sainte pratique nuisît à leurs occupations, chacun dans son état ne les remplissoit que mieux, parce qu'il trouvoit dans la communion les graces dont il avoit besoin pour les remplir comme il faut.

Et en effet, c'est-là que vous avez préparé, ô mon Dieu, toutes les lumières & tous les secours qui nous sont nécessaires, pour remplir avec fidélité les devoirs de l'état où nous avons été placés par votre providence. *Parata sunt omnia.* C'est-là qu'en participant tous au même pain, nous

goûtons de plus en plus cette grande vérité, que ne faisant tous ensemble qu'un même corps, nous sommes tous les membres les uns des autres; & que devenant par la communion une même chose avec vous, les Chrétiens ne doivent faire entr'eux qu'un cœur & qu'une ame, comme ils ne font qu'un même corps. *Unus panis, unum corpus, qui de uno pane participamus.*

C'est-là par conséquent que les uns apprennent à commander avec douceur, les autres à obéir sans murmure, & que nous apprenons tous à vivre contents de la place que nous occupons, sans nous élever les uns contre les autres, respectant les règles de la subordination, & nous y soumettant, comme les membres du corps humain ne s'élevent point & ne murmurent point les uns contre les autres, mais s'entr'aident au contraire & se soulagent mutuellement.

Rempli de cette idée sublime que la Religion chrétienne est seule capable d'inspirer, & que la communion fréquente nous rend familière, le disciple de J. C. dans quelque état qu'il se trouve placé, en regarde les devoirs

& les occupations, comme un tribut de charité qu'il doit à ses Frères ; & bien loin que ces occupations soient un obstacle à la piété, elles la nourrissent au contraire, & la fortifient par le motif dont elles sont animées, & qui en fait autant d'œuvres méritoires devant Dieu : de sorte que l'accomplissement de nos devoirs, lorsque nous agissons par ce motif de charité fraternelle, est plutôt une préparation à la sainte Table, qu'un obstacle qui puisse nous en éloigner, comme cette Table sacrée nous rend à son tour plus propres à remplir nos devoirs, loin de déranger nos occupations & de nous en distraire.

Aussi voyons-nous que les âmes vraiment chrétiennes, animées de cette piété simple & solide dans laquelle il n'y a ni singularité, ni affectation, ni ostentation, ni *cagotisme*, ne sortent jamais de la sainte Table sans être remplies d'un nouveau courage, & d'une force nouvelle pour remplir leurs devoirs avec une nouvelle exactitude. Le père & la mère de famille en reviennent plus attentifs à l'éducation de leurs enfans, plus

circonspects à ne leur inspirer que des sentimens chrétiens, & à ne leur donner que de bons exemples. Le Magistrat en revient plus éclairé sur les devoirs de sa charge, plus zélé pour la défense de la veuve & de l'orphelin, plus terrible contre le fort qui veut opprimer le foible. L'homme de guerre en revient plus ardent à défendre les droits du Prince, & l'honneur de la patrie pour laquelle il brave les dangers avec d'autant plus d'intrépidité, qu'il a plus de confiance en J. C. qu'il est moins attaché à la terre, & mieux préparé à paroître devant le Juge des vivans & des morts.

Au sortir de la sainte Table, le maître est plus doux, plus patient, plus humain; le domestique plus obéissant, plus fidèle; le mercénaire plus laborieux & plus exact; le marchand plus scrupuleux & moins avide. Il est de fait que tous ceux qui communient souvent, non par habitude, ou pour faire les dévots & s'attirer l'estime des hommes, mais dans la seule vue de se sanctifier, & avec toutes les dispositions requises; de quelque condition qu'ils soient, & quelque espèce de

devoirs qu'ils ayent à remplir ; il est de fait qu'ils y sont plus assidus & plus fidèles.

Comment donc osez-vous, mon Enfant, vous excuser après cela sur des occupations qui ne sont jamais mieux remplies que par ceux que la piété porte à se nourrir souvent de la chair de J. C? Il n'y a donc chez vous que mensonge, mauvaise volonté, mauvaise foi, lorsque pour vous dispenser de la communion fréquente, vous alléguez vos occupations & les devoirs de votre état, pendant que les personnes pieuses qui communient souvent, sont celles qui dans leur état se distinguent par une conscience plus délicate, par une probité plus sûre, par une exactitude plus scrupuleuse : mais voyons des excuses d'un autre genre, &, puisqu'il faut s'exprimer ainsi, une dévotion & un respect à la nouvelle mode.

II.
REFLEXION.

JE veux parler de certaines gens qui, sous prétexte de rétablir la pureté de la morale, en ont renversé les principes, qui, sous le masque de la piété, ont ruiné le fondement de toute piété;

dont la sévérité outrée peut bien faire des scélérats & des impies, mais non pas former de vrais Chrétiens; qui, à force d'exagérer les dispositions nécessaires pour s'approcher de la communion, les font paroître & les rendent impossibles, afin d'avoir un prétexte plausible pour s'en dispenser: répétant sans cesse qu'ils ne sont pas dignes, & ne faisant rien pour se rendre moins indignes. Je veux parler de certaines gens qui prêchent toujours la réforme, & ne se réforment jamais; qui s'élèvent avec plus d'orgueil que de zèle, avec plus d'amertume que de charité, contre la corruption du siècle, contre l'abus des Sacremens, & les communions sacrilèges; qui s'établissent hardiment eux-mêmes les juges d'une cause dont il n'appartient qu'à Dieu de connoître; enfin qui, pour démontrer & faire toucher au doigt le petit nombre des élus, réprouvent & damnent impitoyablement quiconque ne donne pas dans leurs idées, ou ne se conduit pas suivant leurs principes.

Ils disent que la communion fréquente ne convient qu'aux ames par-

faites, entièrement mortes à elles-mêmes, ayant un empire absolu sur toutes leurs passions, qui ne tiennent plus à la terre, & dont la conversation & tous les désirs sont dans le Ciel. Ils disent que J. C. n'est pas moins honoré par cette frayeur religieuse qui nous tient éloignés de lui, que par cette piété tendre qui nous porte à nous en approcher souvent : ils disent que pour manger la chair de J. C., il faut avoir la pureté des Anges, & que nous devons répondre à ses invitations, ce que lui disoit S. Pierre : retirez-vous de moi parce que je suis un pécheur. Tout cela est beau, mon Enfant, & il seroit à souhaiter que vous fussiez une ame parfaite, absolument morte à vous-mêmes, ayant un empire absolu sur vos sens, n'aimant plus rien sur la terre, & ne soupirant que pour le Ciel.

Mais il y a deux choses à quoi vous ne prenez pas garde : la première est que pour vaincre les tentations, pour se détacher du monde & de soi-même, le fréquent usage de la communion est nécessaire, parce que nous trouvons dans l'Eucharistie, un remède

puissant & efficace qui nous donne la force de repousser les attaques du Démon, de dompter nos penchans, de réprimer peu-à-peu les faillies de cet orgueil, qui est la première source de nos misères, & d'arrêter les fruits qui poussent continuellement du fonds inépuisable de corruption qui est en nous malgré nous. Car c'est ainsi qu'on marche vers la perfection dont vous parlez; & ce n'est qu'en mangeant le pain céleste que nous aurons la force d'y marcher. Si vous attendez d'y être arrivé pour vous nourrir de ce pain, il est visible que vous n'y arriverez jamais; vous ne le mangerez donc jamais ?

Le Prophète Elie poursuivi par Jézabel, obligé de fuir devant elle, accablé de douleur & de fatigue, n'en pouvant plus, & presque réduit au désespoir, s'endort à l'ombre d'un arbrisseau, & à son réveil, trouvant près de lui un pain cuit sous la cendre, & un vase d'eau; il entend une voix qui dit : *Levez-vous & mangez; car il vous reste beaucoup de chemin à faire.* Elie se leve, mange, boit, & fortifié par cette nourriture miraculeuse, il mar-

che pendant quarante jours & quarante nuits, jusqu'au sommet de la montagne d'Horeb. C'étoit-là, mon Sauveur, la figure du pain mystérieux que vous nous avez préparé dans la divine Eucharistie, & des effets admirables qu'elle produit.

Poursuivi par les ennemis de mon salut, qui ne me donnent aucun relâche; exposé à toutes sortes de tentations, faisant chaque jour la malheureuse expérience de ma foiblesse, effrayé à la vue du chemin qui me reste à faire pour arriver à la perfection à laquelle vous m'invitez, ô mon Dieu; couvert de honte, lorsque je jette les yeux, & sur les imperfections dont je suis paîtri, & sur les vertus qui me manquent; hélas! m'écriai-je, ne vaudroit-il pas mieux mourir que de vivre, ou plutôt de languir comme je fais? Eh! qu'est-ce que ma triste vie? un tissu de misères, une chaîne d'infidélités qui se succèdent, & se répètent journellement! Tel est le langage d'une ame chrétienne, qui connoît ses infirmités & sa misère.

Mais quelle consolation pour elle, lorsque J. C, le bon Pasteur, lui fait entendre

entendre sa voix du fond de ce Tabernacle où il repose, & d'où il appelle les pécheurs : venez à moi, vous tous qui êtes chargés & fatigués, & je vous soulagerai. Ah ! que ces paroles sont douces, que cette invitation est tendre ! Mon cher Enfant, il vous reste encore bien du chemin à faire pour arriver à ce point de vertu & de sainteté, qui est le terme de votre vocation, & vous êtes bien foible. Mais ouvrez les yeux, & voyez le pain sacré qu'on vous offre : prenez & mangez ; il vous donnera de nouvelles forces, & quand vous les sentirez s'affoiblir, vous le mangerez de nouveau. Le nombre de vos imperfections diminuera ainsi peu-à-peu ; le chemin du Ciel s'appanira, pour ainsi dire, sous vos pas ; & si vous êtes fidèle, bientôt vous y volerez, porté par la grace que vous aurez puisée dans l'Eucharistie, en vous incorporant avec celui qui renferme la plénitude, & qui est la source intarissable de toutes les graces.

Il est donc vrai, adorable Jésus, que vous n'êtes pas seulement le pain des forts & des ames parfaites, mais le pain des foibles, & c'est aux foibles

à qui vous adressez ces paroles pleines de bonté : venez à moi , vous tous qui êtes chargés & fatigués , & je vous soulagerai. C'est par vous , ô pain vivant , que les foibles deviennent forts , que les forts conservent leurs forces , & les augmentent. C'est par la vertu de ce pain que les passions s'amortissent , que les imperfections se corrigent , que les vertus se forment , se soutiennent , se perfectionnent.

Dites après cela que votre foiblesse & vos imperfections vous empêchent de vous approcher de J. C. , & que vous vous en éloignez par respect. Oui : mais une foiblesse que vous ne voulez pas guérir ; mais des imperfections dont vous ne voulez pas vous défaire ; & par-là vous faites bien voir que votre respect prétendu est une illusion , un faux respect , une pure hypocrisie ; & c'est à quoi j'ai voulu dire en second lieu que vous ne preniez pas garde. Car si votre respect étoit vrai , il seroit nécessairement accompagné d'un certain sentiment de reconnaissance & d'amour , que la présence de J. C. inspire à tout fidèle qui a un cœur & des entrailles , & pour

peu que vous eussiez une petite étincelle de cet amour, quels efforts ne feriez-vous pas pour vous rendre digne de vous unir à votre Dieu, & de répondre à ses invitations ? Vous travailleriez donc à purifier votre cœur & à réformer votre vie, pour devenir agréable aux yeux de celui pour qui vous avez tant de respect. Mais ne voyons-nous pas au contraire que ceux qui communient rarement à cause, disent-ils, du respect dont ils sont pénétrés pour ce Sacrement auguste, sont presque toujours ceux qui le respectent le moins, & qui y apportent moins de préparation quand ils s'en approchent ? sur quoi voici quelques réflexions dont je vous prie de ne pas vous offenser.

Vous dites donc, mon cher Paroissien, que la présence de J. C. dans l'Eucharistie vous imprime un respect si profond, que vous ne pensez jamais sans frémir à la sainteté qu'il exige de ceux qui le reçoivent ; que vous êtes indigne d'approcher de sa Table ; que vous avez bien de la peine à vous y présenter une fois l'année, & qu'il vous arrive quelquefois d'y manquer :

D ij

tant vous avez l'ame timorée & la conscience délicate ! Mais permettez-moi de vous demander, si vous êtes pénétré d'un si grand respect pour le Corps & le Sang de J. C, d'où vient que vous êtes parmi nous, un de ceux qui paroissent en avoir le moins ? d'où vient que vous assistez à peine, le Dimanche & les Fêtes, au Sacrifice du Corps & du Sang de J. C ? & que vous y assistez avec beaucoup moins de révérence & de modestie que ceux qui communient tous les mois ? d'où vient que vous nous scandalisez au contraire par votre dissipation & vos immodesties ? d'où vient que vous ne l'accompagnez jamais quand on le porte aux malades, & que vous posez à peine un genou à terre quand il passe devant votre porte ? d'où vient, en un mot, que dans toutes les occasions où les fidèles donnent à J. C. des marques du respect qu'ils lui doivent, vous êtes moins respectueux que tout autre.

Est-ce que les sentimens de ce respect ne se reveillent chez vous, que quand on vous exhorte à vous approcher de la communion, comme si

hors delà J. C. n'avoit plus rien de respectable pour vous ? Mais , prenez garde encore ; plus ce respect sera vrai , plus vous vous efforcerez de purifier votre ame , & si vous attendez les Pâques pour communier , ce ne fera que pour le faire avec plus de fruit , en y apportant une plus longue préparation. Vous ne vous contenterez donc pas comme vous faites d'y penser aux approches de la quinzaine , vous y penserez six mois d'avance , vous y penserez toute l'année ; vous serez donc occupé pendant une année entière de cette pensée : je communierai à Pâques pour obéir à J. C. & à son Eglise ; car il est évident que mon respect seroit une chimère , si je ne me mettois point en état d'obéir à un commandement qui m'est fait sous des peines si rigoureuses. Rempli de cette pensée , *je recevrai J. C. à Pâques* , pensée qui , selon vous , est si effrayante , vous éviterez avec le plus grand soin tout ce qui pourroit souiller votre conscience , vous fuirez jusqu'à l'ombre du mal ; on ne vous entendra ni médire , ni vous emporter , ni tenir des discours trop libres. Vous serez

patient dans les afflictions , vous pardonnerez de bon cœur les injures , vous assisterez à la Messe de tous les jours , autant que vos occupations pourront le permettre ; & vous prendrez si bien vos mesures , que sans déranger vos occupations , vous puissiez y assister tous les jours : vous ne lirez que de bons livres , vous ne fréquenterez que de bonnes compagnies , vous vivrez comme un Saint pour vous préparer à recevoir J. C. à Pâques , vous ferez l'exemple & l'édification de la Paroisse. Eh ! malheureux ! n'êtes-vous pas un de ceux qui l'édifient le moins , pour ne pas dire un de ceux qui la scandalisent davantage ? En quoi donc faites-vous consister votre respect pour J. C. ? en quoi le faites - vous paroître ? est-ce en abusant de ses graces ? est-ce en méprisant ses bienfaits ? est-ce en fuyant quand il vous appelle ? est-ce en disant que vous n'êtes pas digne pendant que vous vivez de manière à vous rendre encore plus indigne ? Ah ! ce respect affecté n'est donc qu'un voile dont vous couvrez la dureté de votre cœur , & le peu de cas que vous faites d'un Sacrement , à l'égard du-

quel vous vivez dans la plus parfaite & la plus criminelle indifférence. Il y a plus : ce respect apparent est un voile dont vous cherchez à couvrir l'attache que vous avez pour le mal , & la méchante disposition où vous êtes de ne renoncer à rien de ce qui flatte vos passions & votre amour propre.

Vous sentez que pour communier souvent , il faudroit réformer vos mœurs & votre conduite ; veiller sur vos yeux & sur vos oreilles ; mettre un frein à votre langue ; retenir tous vos sens dans les bornes marquées par l'Évangile ; faire plier votre ame avec toutes ses inclinations sous le joug de J. C : renoncer par conséquent à mille frivolités , à mille niaiseries qui vous attachent & vous retiennent. Vous le sentez bien ; mais parce que vous ne voulez vous faire aucune violence , & que la fréquentation des Sacremens est incompatible avec la malheureuse liberté dans laquelle vous voulez vivre , sans que rien vous gêne ; pour vous excuser de ce que vous ne fréquentez pas les Sacremens , aussi souvent que vous le devriez , vous

D iv

20 SECOND DIMANCHE

tombez dans la plus absurde de toutes les contradictions , en disant que vous êtes pénétré de respect pour J. C. pendant que vous ne cherchez rien moins qu'à lui plaire , pendant que vous ne craignez rien moins que de l'offenser. Voilà , grand Dieu , comme on vous respecte.

Je vais plus loin encore ; puisse-je me tromper & en dire trop. Vous craindriez que la fréquentation des Sacremens ne vous détachât peu-à-peu du monde , qu'elle ne vous *jettât* dans la dévotion , pour me servir de vos termes , & ne chassât de votre cœur toutes ces affections dans lesquelles vous mettez votre satisfaction & votre bien-être. Ainsi les habitans de Génésareth prièrent notre Seigneur de se retirer de leurs terres , lorsqu'ils virent leurs pourceaux se précipiter dans la mer. Bon Jésus ! on redoute votre présence , on s'éloigne de vous , non par respect , mais parce que vous êtes l'ennemi du monde , & de ce qu'on aime dans le monde.

Je finis par une réflexion dont la vérité faute aux yeux , & que je ferai , mon cher Enfant , non pas pour vous

APRÈS LA PENTECÔTE. 81

humilier & vous confondre , mais pour vous apprendre à vous connoître vous-même , à sonder les dispositions de votre cœur , à ne pas vous flatter & vous aveugler comme vous faites. Et cette réflexion la voici. L'humilité que vous affectez en vous éloignant de J. C , est une humilité pleine d'orgueil : orgueil en ce que vous prétendez être plus éclairé qu'un autre sur les dispositions qu'il faut apporter à la sainte Table , vous faisant une sorte de mérite de ce que vous n'en approchez pas si souvent : orgueil en ce que vous ne cessez de critiquer la conduite de ceux qui communient plus souvent que vous : orgueil en ce que vous criez à tout propos , au relâchement , à la profanation , aux sacrilèges , vous qui êtes encore plus relâché dans vos mœurs , que vous ne paroissez outré dans vos principes. Eh ! qui est-ce qui vous a établi le juge de vos frères , & le scrutateur des consciences , pour accuser d'ignorance ou de sacrilège tels & tels dont on vous propose nommément l'exemple , quand on vous exhorte à la fréquentation des Sacramens. Il n'y a donc que vous qui ne

D v

62 SECOND DIMANCHE

fassiez point de sacrilèges ? il n'y a donc que vous qui connoissiez les dispositions requises pour s'approcher de J. C : il n'y a donc que vous qui soiez pénétré de respect pour lui ? vous êtes donc les seuls, vous & vos pareils qui ayez la conscience timorée, & qui sentiez tout ce qu'il est nécessaire de sentir sur une action aussi respectable & aussi sainte ? Mais n'êtes-vous pas plutôt cet hypocrite qui apperçoit une petite paille dans l'œil de son frère, & qui ne voit pas dans le sien, une grosse poutre qui l'aveugle ?

Les voilà donc enfin ces excuses moyenant lesquelles on se croit quitte envers J. C, & dispensé de se rendre à ses invitations. Voilà donc à quoi elles se réduisent, quand on les regarde de près, avec les yeux de la raison, & suivant les principes de la foi. Examinez, approfondissez, discutez, tournez, retournez tant qu'il vous plaira, vous ne trouverez dans les uns qu'une mauvaise volonté décidée, une mauvaise foi insigne ; dans les autres un faux respect, une humilité d'hypocrite ; dans presque tous une indifférence mortelle, qui va jusqu'à

mépris, & dont vous vous vengerez, grand Dieu, suivant ces paroles prononcées dans votre colère : *En vérité je vous déclare qu'aucun de ceux que j'avois invité, ne goûtera mon soupé.* Menace terrible qui s'accomplit dans un sens très-véritable à l'égard de ceux qui s'éloignent de ce festin sacré, & n'en approchent que rarement.

Ce n'est point à ceux-là que vous faites goûter, ô bon Jesus, les douceurs de cette manne délicieuse. Elle est pour eux une nourriture insipide, où ils ne trouvent que la sécheresse & le dégoût qui les suivent dans tous les exercices de notre sainte Religion. Ils ne connoissent ni les gémissemens intérieurs d'une ame qui soupire après vous, ni les larmes que l'onction de votre divin esprit fait répandre. Et pendant que cette ame puise dans la communion de votre chair, comme un enfant dans le sein de sa mère, le lait précieux de vos ineffables consolations; les autres, en s'éloignant de vous, languissent & se dessèchent comme l'herbe des champs quand elle n'est point arrosée; semblables à un homme qui s'affoiblit & se meurt faute de nourriture.

D vj

Rendez - nous sensibles, ô mon Dieu, aux tendres invitations que vous ne cessez de nous faire, pour nous attirer à ce festin mystérieux que votre amour nous a préparé. Que les occupations de notre état bien loin de servir de prétexte & d'excuse à notre indifférence, soient au contraire un motif qui nous engage à nous approcher souvent de votre Table, afin d'y puiser les lumières & la force dont nous avons besoin pour remplir tous nos devoirs d'une manière qui vous soit agréable. Que la vue de nos misères, le sentiment de notre indignité, le respect dû à vos mystères redoutables, servent, non pas à nous éloigner de vous, mais à nous faire soupirer après vous, qui seul pouvez guérir nos infirmités; & nous animent à prendre toutes sortes de mesures & de moyens pour nous mettre en état de vous recevoir dignement & avec fruit. Que la piété fervente de ceux qui vous reçoivent souvent, nous couvre d'une confusion salutaire, nous donne une sainte jalousie, & nous remplisse d'émulation. De même que nous devons disputer à qui vous aimera le plus, &

vous servira le mieux ; que nous disputions aussi à qui vous recevra plus souvent , & avec des dispositions plus chrétiennes. Donnez-nous-les vous-même , Seigneur , ces dispositions ; détachez-nous de ce monde , & rendez-nous dignes de goûter , dans la communion de votre chair adorable , les douceurs qui y sont cachées ; de sorte qu'étant toujours rassasiés & toujours affamés du pain des Elus , nous trouvions vraiment sur la terre , l'image & l'avant-goût du pain invisible dont ils seront éternellement rassasiés dans le Ciel. *Ainsi soit-il.*

